

Joseph Stevens

Peintre Animalier

1819-1892



Le peintre apitoyé de *Un métier de chien* et de tant de chefs-d'œuvre d'un caractère si humain et si sensible, est né à Bruxelles, le 20 novembre 1819.

Il était le frère d'Alfred Stevens, le peintre d'intérieur qui a laissé un grand nom dans l'histoire de la peinture belge. Son père était un ancien officier d'ordonnance de Guillaume I^{er}, c'était un homme de goût, grand amateur de peinture, collectionneur de tableaux. Les deux frères purent développer en toute liberté, auprès d'un père si favorablement disposé, leur amour de l'art. Tout jeunes, ils faisaient preuve déjà d'un tempérament bien doué et de qualités originales.

Le peintre qui exerça le premier une influence décisive sur Joseph Stevens et sur son frère, ce fut Géricault. Rubens et Jordaens y ajoutèrent leur prestige. Le jeune artiste put achever de bonnes et sérieuses études et, tout de suite, il se fit remarquer par des toiles qui, aujourd'hui encore, ont conservé une valeur incontestable. Ce fut dans la figure qu'il débuta. *Le dernier ami*,

Plus fidèle qu'heureux datent de cette époque où la pitié du peintre s'exerçait encore sur la misère des hommes.

Dans ces tableaux, l'animalier tenait déjà une grande place. Stevens va se consacrer entièrement à la peinture et à l'histoire, quotidienne et tragique, de l'animal vivant sous la domination de l'homme.

Dans ce domaine bien particulier où Stevens va s'illustrer, l'artiste débuta en 1844, au Salon de Bruxelles, avec un tableau intitulé *La lice et sa compagne* et un autre : *Bruxelles le matin* (Musée de Bruxelles). Au Salon de 1846, ce fut le tour d'*Un temps de chien* et de *Le Porteur*. Ces tableaux établissent la réputation du jeune peintre.

Puis il se lance dans les grandes expositions parisiennes. Il connaissait Paris et y avait fait quelques séjours avec son frère. En 1847, Stevens exposa *Le chien qui porte à son cou le dîner de son maître*; en 1849, *Le Supplice de Tantale*; en 1852, *Un métier de chien* et *Souvenir des rues de Bruxelles*. Ces tableaux restent parmi les meilleurs de Joseph Stevens. Paris fit fête à l'ar-

tiste qui s'avérait dans ces toiles, en même temps que grand peintre, observateur infiniment sensible, psychologue de la mentalité animale.

Le succès de ces tableaux fut tel que Joseph Stevens décida de se fixer à Paris, en 1852. Il y rejoignait son frère Alfred, qui y habitait déjà depuis quelque temps.

Comme Alfred, Joseph connut encore à Paris d'autres succès que celui de l'artiste : élégant, beau, très épris de sports et en pratiquant quelques-uns, il fut bien accueilli dans la société et recherché dans les salons et les ateliers à la mode.

Les succès mondains ne l'empêchaient pas de se livrer à un travail sérieux et approfondi. La plupart des musées d'Europe possèdent quelques toiles de Stevens. Ses tableaux les plus célèbres peuvent être classés comme suit : *Un temps de chien* (Musée de Bruxelles), *Un métier de chien* (Musée de Rouen), *Le Supplice de Tantale* (Musée du Luxembourg), *Marché matinal* (Musée de Bruxelles), *Le Protecteur* (ce tableau obtint, en 1874, le grand prix du concours ouvert à Londres), *Le philosophe sans le savoir*, *L'Intérieur du saltimbanque*, *Le chien à la mouche*, *Le chien au miroir* (Musée de Bruxelles), *Les sollicitations*, *L'intrus*, *Le repos*, *Misère* (collection Van Cutsem, Musée de Tournai), etc.

Le sujet de *Philosophe sans le savoir* lui avait été suggéré par le passage suivant de Rabelais (car Stevens était aussi un fin lettré) : « Veites-vous oncques chien rencontrant quelque os médullaire. C'est comme dit Platon, la beste du monde la plus philosophe. Si veu l'avez, vous avez peu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entame, de quelle affection il le brise et de quelle diligence il le sugce. Qui l'induit à ce faire? Quel est l'espoir de son estude? Quel bien prétend-il? Rien plus qu'un peu de mouëlle ».

La technique, le métier des tableaux de Joseph Stevens est d'une grande perfection; Stevens est un peintre accompli, dans toute l'acception du terme. *Bœufs*, *Une pauvre bête*, *Un heureux moment*, pour ne citer que ces œuvres-là, sont de surprenants modèles d'un savoir et d'une habileté tenant du prodige.

En 1863, Joseph Stevens fit ses adieux aux expositions de Paris, avec deux toiles intitulées *Protection* et *Les solliciteurs*. Ce ne fut qu'en 1870, qu'il fit une nouvelle apparition avec un tableau de dimensions modestes : *L'Intervention*.

Baudelaire prisait fort l'art de Joseph Stevens et écrivit de belles pages enthousiastes sur son œuvre. Il lui dédia aussi un de ses petits poèmes

en prose, intitulé *Les bons chiens*, où il chante « le chien calamiteux ». Car c'est exclusivement sur l'animal pauvre, malheureux, déshérité, sur le chien frileux, amaigri par la faim et le « turbin », que le peintre a dirigé son attention pitoyable, sa sensibilité attendrie. Il a fait, comme on l'a remarqué très justement, le portrait de la bête domestiquée.

Stevens, du reste, n'a pas peint exclusivement des chiens, quoique ses plus beaux chefs-d'œuvre aient pris cet animal comme personnage. On lui doit encore *La surprise*, représentant un taureau furieux luttant contre un molosse; *Les animaux sur la plage* met en scène des chevaux et des ânes.

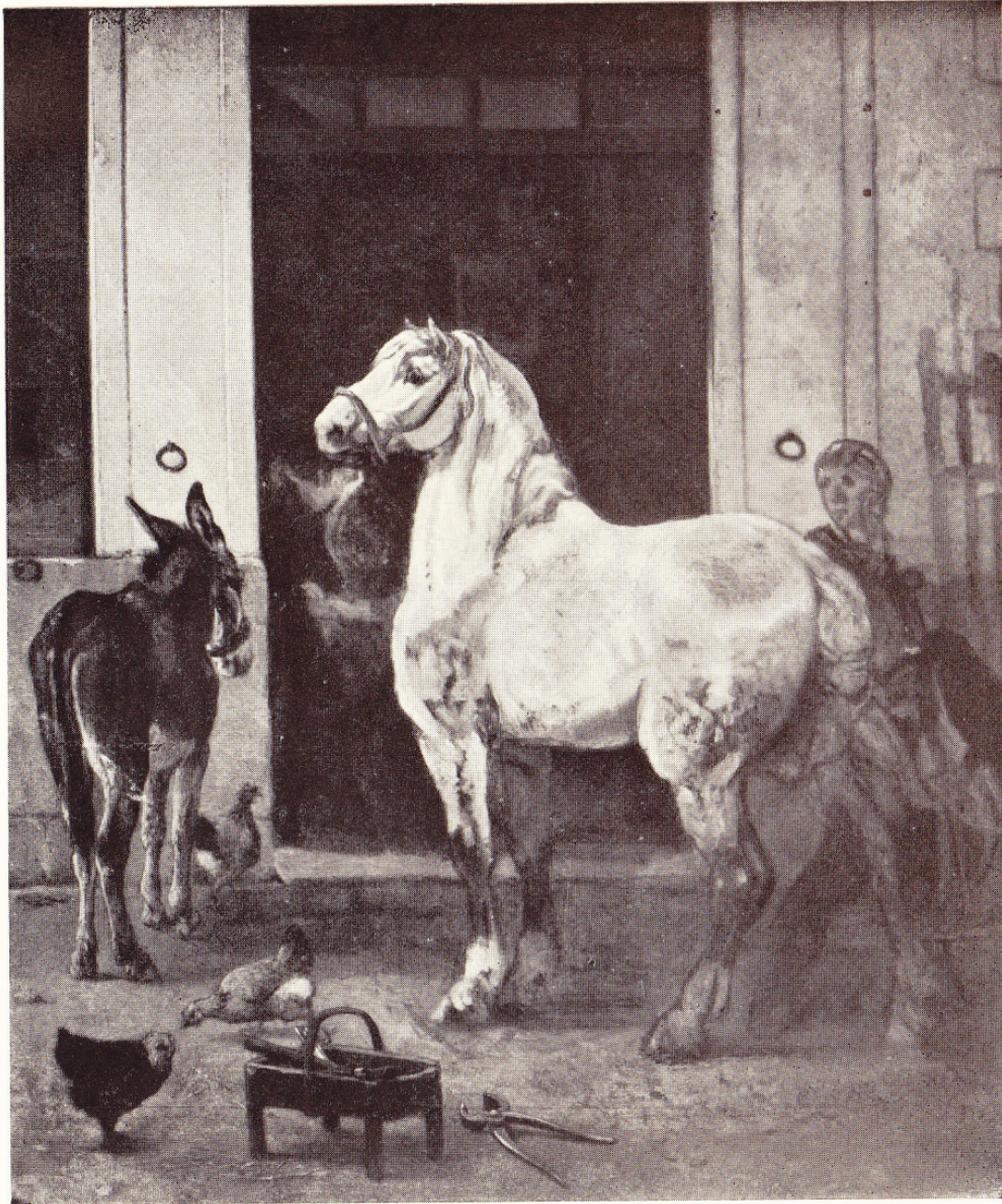
Il est curieux de citer ici un fragment d'une lettre d'Alfred Stevens à son frère, où l'art de l'animalier est caractérisé d'une façon saisissante et définitive. « Je te l'ai dit souvent, la plupart de tes tableaux resteront. Que la note que tu apportes dans cet art — comme genre — soit plus ou moins élevée, qu'importe! Dans l'art de la peinture, le genre compte peu si l'homme ne se montre pas dans l'œuvre... Tu es, depuis plusieurs siècles, le seul peintre vraiment flamand. Leys n'a vécu que de vieux souvenirs des anciens peintres flamands, jamais ému par son temps... *Bruxelles le matin* est le seul vrai tableau flamand et le seul, par conséquent, qui soit apparenté à cette grande et belle ancienne école flamande. Ton art, dans ses plus belles pages, a l'air d'avoir ignoré la vapeur. Il vit de lui-même et dans son coin. J'en suis fier et je t'en félicite, car ton nom restera. Que de peintres ayant fait plus d'efforts que toi ne peuvent en dire autant! »

Le poème en prose que Baudelaire écrivit sur un tableau de Joseph Stevens fut conçu et exécuté pendant le séjour du grand poète à Bruxelles, en 1864. On raconte qu'il fut dédié au peintre, en échange d'un gilet de ton très remarquable que portait celui-ci et que Baudelaire avait convoité.

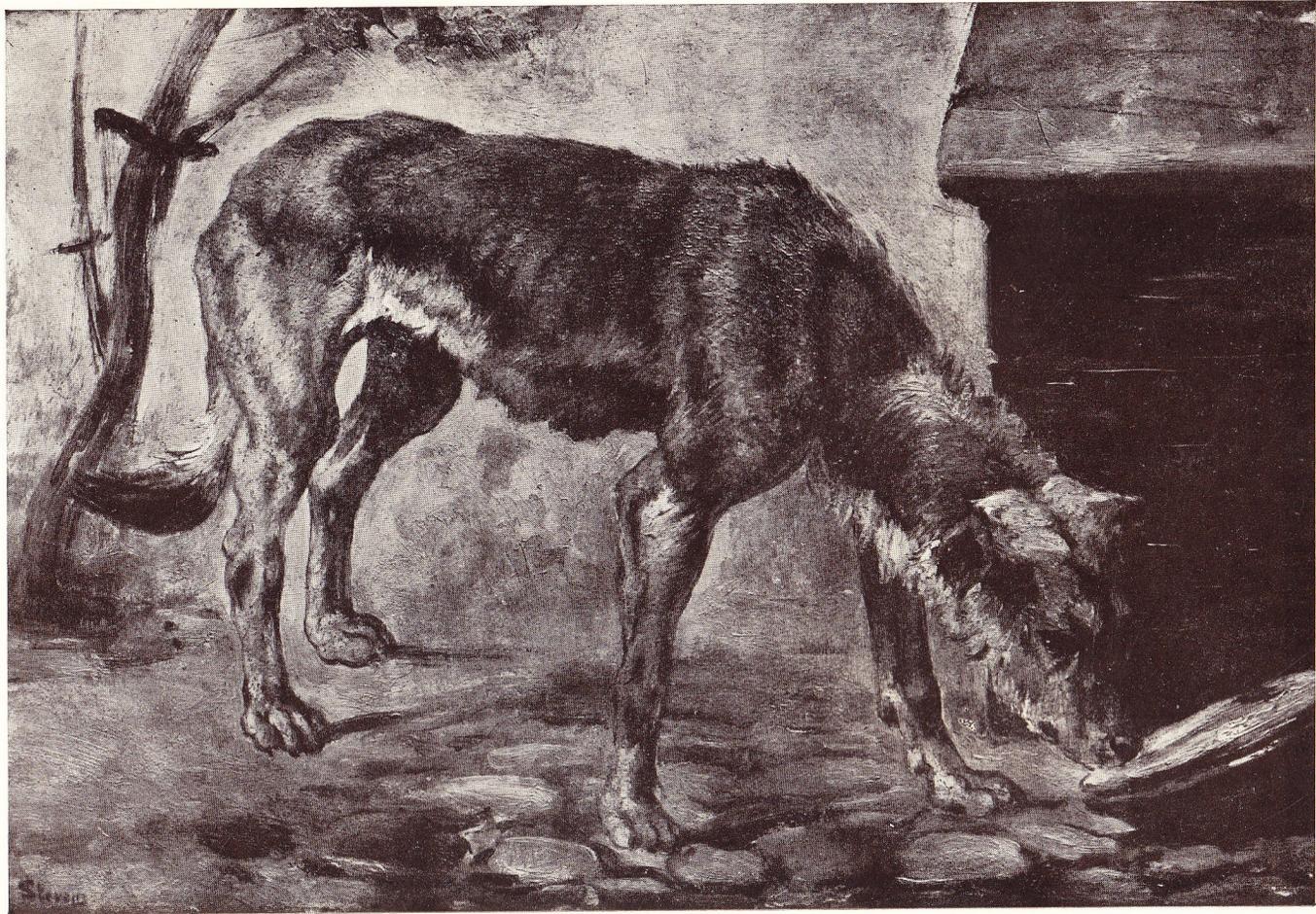
Léon Cladel, à son tour, lui dédia un de ses livres, *Kyrielle de chiens*; un des chapitres de cet ouvrage décrit le tableau de Stevens : *Le marché matinal* à Bruxelles.

Les plus grandes faveurs s'attachèrent à cet artiste qui ne recherchait que la perfection de son art. Il fit partie de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers et de celle de Vienne.

Il cessa de peindre longtemps avant sa mort, survenue le 2 août 1892. Ses derniers jours furent assez malheureux. Comme il arrive souvent, Stevens survécut à sa réputation; mais la postérité à réparé l'injustice.



Joseph Stevens. — La Forge à Champigny.



Joseph Stevens. — L'Écuelle.

Grandes **F**igures
de la
Belgique **I**ndépendante

(3^{me} édition revue et augmentée)

A. Bieleveld. Editeur

B. 11.